

Le temps des cerisiers

Par les grandes avenues, par les petites ruelles, vers la place ensoleillée, nous nous regroupons. On cherche les siens parmi la foule qui se forme. On retrouve les collègues, on prend des nouvelles. Les banderoles rouges se déplient. Les bourgeons commencent à s'ouvrir. Dans une vieille camionnette, deux cheminots tatoués règlent la sono. Dans les branches aussi, on fait ses gammes. Certains sont venus en famille. Les collègues en souriant se penchent au-dessus des poussettes et des enfants.

Quel âge a-t-elle maintenant ?

Des idées me viennent à l'esprit.

mai 68
les coquelicots fleurissent
mes parents flirtent

Quand avons-nous senti le soleil caresser nos joues pour la dernière fois ? Quand donc était-ce ? L'hiver a été si dur, cette année. Tant de souffrances ont été endurées. Tant de misère. Je sens mon cœur qui s'ouvre et se déploie. Je regarde tous ces gens. Il me vient une envie de les serrer tous dans mes bras. Et des larmes de joie brillent dans mes yeux.

Un ami va se chercher une chocolatine dans la boulangerie d'à côté. Le cortège n'est pas encore parti. On en attend encore quelques-uns. Je me tords le cou. Il me semble apercevoir un visage familier.

Il me sourit. C'est bien lui.

Quand nous sommes prêts, notre petit groupe se fait une place. Pas derrière la camionnette, non, la musique réveillerait le bébé. Un peu plus avant. Là. On sera bien.

Le parcours sera à peu près le même que la dernière fois. Nous étions si peu nombreux, alors. Et il faisait si froid. Aujourd'hui c'est un peu différent. Oh, ce n'est pas encore la foule, loin s'en faut. Mais il me semble que quelque chose bouge un peu. Alors d'un pas lent nous avançons. Et le soleil de mars nous accompagne.

Un syndicaliste moustachu nous parle de ses grèves d'antan. Son usine, je la vois en noir et blanc. Lui et ses amis en rang serré, la mine résolue, le poing fermé, le cœur gonflé d'un courage retrouvé... Dans sa bouche fleurissent la sécurité sociale et les congés payés...

une brise printanière –
sa moustache broussailleuse
frémit

Les choses ont tellement changé aujourd'hui. Comment aider celui qui travaille seul ? Où le trouver ? Et que peut-on lui dire ? Le sans-papier, la femme de ménage, le stagiaire, la caissière, le chômeur, tous les autres. Chaque jour plus nombreux et chaque jour plus faibles. Chacun portant seul son fardeau, ses factures. Pourtant celui-là ne baisse pas les bras, il marche. Et il croque son jambon-beurre à pleines dents.

Les banderoles ondulent au vent. Les fenêtres sont ouvertes. On nous regarde passer.

Mais on lira aujourd'hui plus de slogans que de publicités. Je ressens cette fois plus de fierté que de honte, plus de colère que d'amertume, et plus de joie que d'abattement. Aujourd'hui je savoure. Et j'ouvre grand mes yeux sur ce spectacle rare.

les cerisiers
fleurissent à nouveau –
je retrouve mes manches

En moi il y a quelque chose qui déborde...
C'est le printemps, sans doute

Vincent Hoarau